

Des diplômes

Dans cette galère de Mallevaux-Dessus et Mallevaux-Dessous, la plupart des participants partaient faire leurs études à l'École de fromagerie de Moudon. Les fils à Jules, Gaston, Jean, éventuellement Samuel. Millet peut-être. Arthur de manière certaine.

L'un dans l'autre ce ne furent jamais des fromagers émérites, raison pour laquelle et pour le chalet, on engageait volontiers un professionnel étranger à la famille. Sauf pour Gaston, qui fit là-haut une douzaine d'années avant que de rester à la laiterie du village. Samuel, on l'aura vu, remplaça quelque temps Félix Monnard parti à la mob.

Arthur dans tous les cas, préférait la forêt à la fabrication, et Millet s'acharnait plus volontiers sur de gros cailloux que sur les fromages. Or donc, on le comprend, ce fut Gaston le champion de ces fabrications, que par ailleurs il poursuivait à la laiterie quand la descente l'obligeait à rejoindre le village.

Moudon, lieu bien connu de la famille, avec ses professeurs, célèbres à l'époque et que naturellement il ne fallait jamais contrarier. Ils avaient la science infuse !

Arthur s'en était sorti avec un diplôme sur lequel était marqué assez bien. Ce résultat n'eut pas l'air de lui plaire. Tous des vendus. Si bien qu'il en arriva à l'extrémité que l'on raconte ci-dessous.

Le falsificateur amateur

Celui-ci, c'est Arthur Rochat, cet homme que dans le haut du village, on appelait l'oncle Arthur.

- Tu te souviens de l'oncle Arthur ?

Quand tu le rencontrais, toi qui étais un petit neveu, il te prenait l'oreille entre ses deux gros doigts de bûcheron et il te la pinçait. Presque à te faire crier. Ou c'était alors la peau des joues. La même pince.

C'était sa façon de te témoigner son amitié, lui qui n'avait pas eu d'enfant. Avec la tante Charlotte. Trop délicate peut-être. Elle venait des Places. Elle était de cette famille de dix ou onze enfants, ceux-là que l'on nommait les Piacets, parce que justement ils étaient originaires de ce lieu-dit.

Mais revenons à l'oncle Arthur. C'est lui qui avait construit cette petite cabane là-haut sur l'alpage et dont maintenant l'on doit s'occuper. Par force. On ne va quand même pas laisser partir en poussière la cabane de l'oncle Arthur, c'est-à-dire l'Hôtel du Bûcheron, un terme très poétique dont mon père avait autrefois affublé ce petit refuge. C'est un témoignage. De ce que non seulement il passait toutes ses journées de la belle saison à bûcheronner sur l'alpage, mais qu'aussi il aimait la bricole, et qu'il avait créé ce cabanon d'écorce pour s'abriter en temps de pluie, quand il venait travailler par là, dans le coin.

L'oncle Arthur, c'était le frère de Jules et de Millet. Jules était l'aîné, Millet le Benjamin, lui donc on le mettait juste au milieu. Et pourtant c'est le premier qui

s'en alla, à St. Loup, le 19 février 1959, à l'âge de 70 ans. On ne sait trop de quoi, un peu de vieillesse sans doute, car alors, vous le savez aussi bien que moi, on s'étiolait plus vite en ce temps-là, et au même âge qu'ils avaient, eux, à cette époque, nous, aujourd'hui, on est encore en pleine peau et surtout bourré d'éternelles illusions. Tout au moins on se plaît à croire à cette forme d'invulnérabilité qu'il nous semble posséder.

Posons ici que dans la famille, vu qu'on avait un alpage, il fallait forcément se vouer à la fabrication du fromage. Et que pour l'être, en principe, on devait fréquenter l'école de fromagerie de Moudon. Je ne sais si Jules, l'ainé s'y rendit. Mais son suivant y alla de manière certaine. Le preuve, le beau diplôme qu'on lui offrit après six mois passé là-bas, à la rigueur après deux fois six mois, c'est-à-dire deux saisons d'hiver, car l'été, il y a le boulot à la montagne et l'on ne saurait s'absenter.

Arthur à l'école de fromagerie ! On n'imagine pas trop notre moustachu, car il apparaît toujours de la sorte sur les photos de son âge mûr, penché sur des livres. Pas plus d'ailleurs qu'élève d'une telle institution. Comme on ne peut guère non plus le remettre, lors des sorties avec les copains, dans la ville de Moudon, fêtant un anniversaire quelconque. On est plutôt habitué à le voir dans son village, qu'il ne quittera guère que pour monter sur l'alpage de la famille, où il fabriquera quelques saisons avant de poser de manière définitive le tranche-caillé pour ne plus garder que la hache pour aller abattre de grandes fuves dans les 30 hectares de forêts que comprend la propriété. Ou plutôt soixante, car il faut préciser qu'alors l'alpage au complet était constitué de deux parties, celle du dessus, et celle du dessous, espace immense que l'on ne séparera de manière définitive qu'au décès de ce même Arthur. Il fut donc toute sa vie associé à ses deux frères, chacun d'eux resté paysan et ayant donc un lien plus étroit que lui avec la production laitière.

Arthur penché sur la grande chaudière... C'est là une image qui ne vient que difficilement à l'esprit. Lui, c'est plutôt la cognée, c'est le silence de la forêt où il fera bientôt retentir sa hache contre les troncs. Car il ne fut pas de ceux-là qui manièrent la tronçonneuse, charognant après des moteurs à explosion. Et bien non. Pour lui c'étaient le passe-partout et le tourne-plot que l'on porte sur les épaules quand l'on se déplace, le sac à poil au dos, et la hache dans une main.

*Revenons donc en arrière dans le temps. Voilà donc notre Arthur enfermé dans une école. Il y fait son temps réglementaire. Mais imaginez la situation, ces salopards, les termes outrés ne sont pas étrangers à la famille quand quelque individu externe vous dérange, sur le diplôme, question d'appréciation, les experts n'ont inscrit que le terme d'**assez bien**. L'ignominie absolue, l'humiliation suprême. Ainsi bande d'abrutis, vous ne me donnez que de l'assez bien, alors que la plupart des autres, et surtout ces fils à papas bourrés d'oseille, ils ont tous très bien. Il ne le savait peut-être pas, n'ayant pas forcément su l'appréciation que comportait le diplôme de chacun, mais il le devinait. Et ca, ç'était pas tolérable. Car cet assez bien, on peut le comparer à de l'insuffisant que l'on aurait pu vous*

mettre si l'on avait osé, ou du pas bien du tout. C'est réducteur, c'est le doute jeté sur vos capacités. Ils n'ont pas le droit de vous procurer un diplôme avec votre nom et juste au-dessous ce jugement plus mesquin encore qu'injuste.

Son diplôme, qui reste beau, avec une scène d'alpage dessinée dessus. Il ne va tout de même pas le jeter. Car c'est vraiment une pièce magnifique. Mais une situation doit à tout prix s'imposer pour que disparaisse cette ignominie. Pas que les autres qui viendraient à vous rendre visite, dans la petite chambre de Mallevaux-Dessous où vous auriez exposé votre morceau de gloire, par exemple, ne puissent vous dire :

- Ah ! et puis comme ça tu n'as fait qu'assez bien !

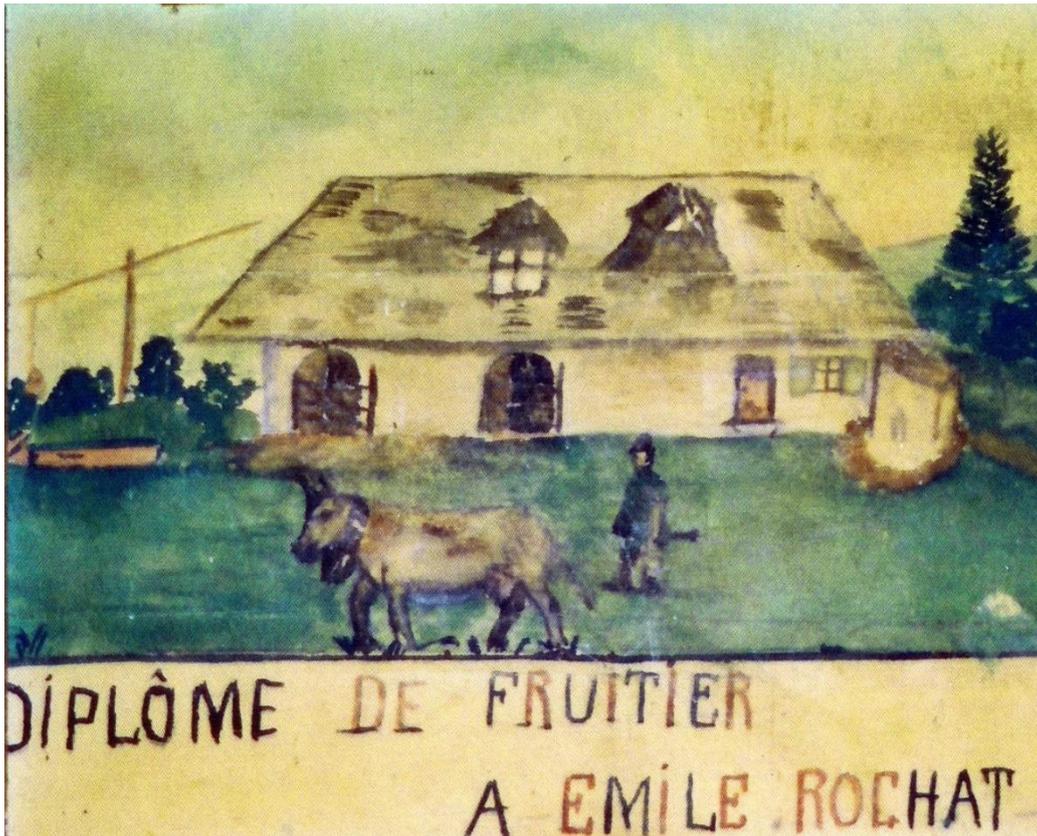
Pas de ça. Alors ce diplôme, soit on le cache au fond d'une armoire, en rouleau, soit on l'expose dans un cadre et sous verre et l'on trouve une solution pour lui redonner plus de lustre.

Ce qui fut. Ainsi Arthur, ce jour-là où la rancune fut à son comble contre tous ces experts à la gomme qui jugent sans connaître, sortit le diplôme, le posa sur la table et ensuite, avec une lame de rasoir, gratta ce terme infâmant d'assez, pour y apposer bientôt celui de très. Nous voilà donc avec un Arthur Rochat qui, au sortir de l'apprentissage peut redresser la tête. Honneur sauf et à jamais. Et un diplôme qu'on peut aussi désormais et sans démeriter afficher contre l'une des parois de la petite chambre du chalet dessous.

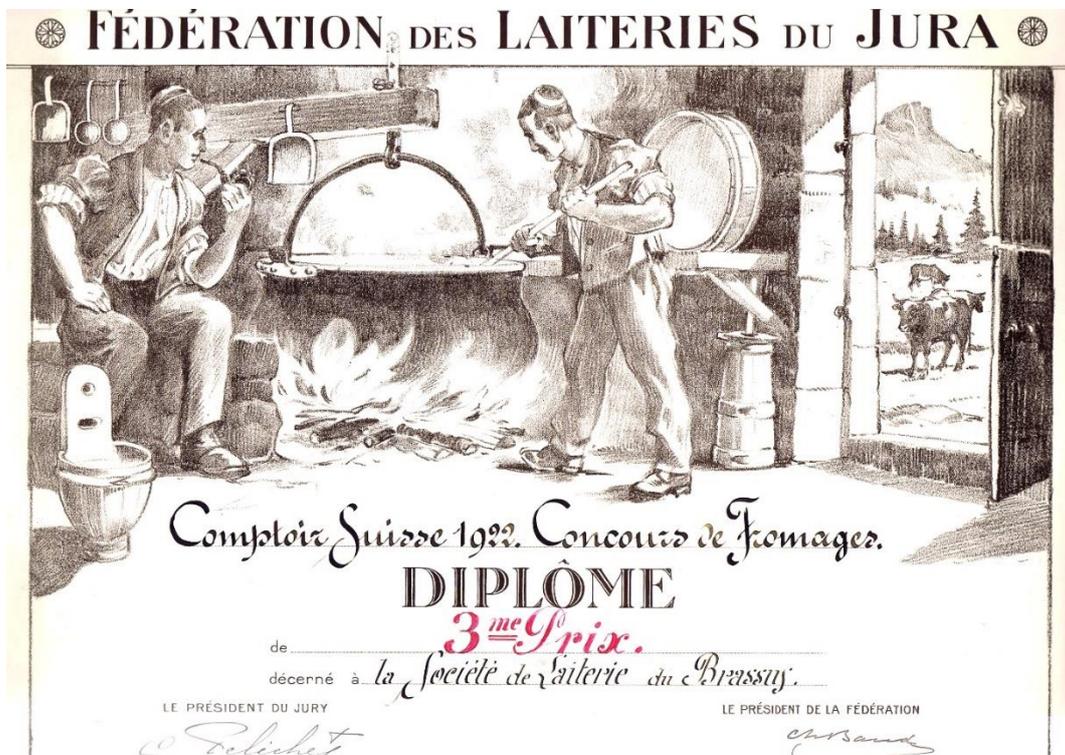
Il y eut cependant que le papier, après que l'on eut gratté l'écriture originale, devint poreux et que l'encre qu'Arthur y avait apposée s'étala légèrement. Ce qui fait qu'aujourd'hui il ne faut pas être bien malin pour découvrir la supercherie !

Sacré diplôme. A l'heure actuelle apposé contre l'une des parois des chambres du haut. A le découvrir en cet endroit un peu obscur et intime et sachant cette histoire, l'on ne peut s'empêcher de revoir cet oncle Arthur la lame de rasoir à la main et procédant à cette contrefaçon qui allait laisser des traces de manière définitive.

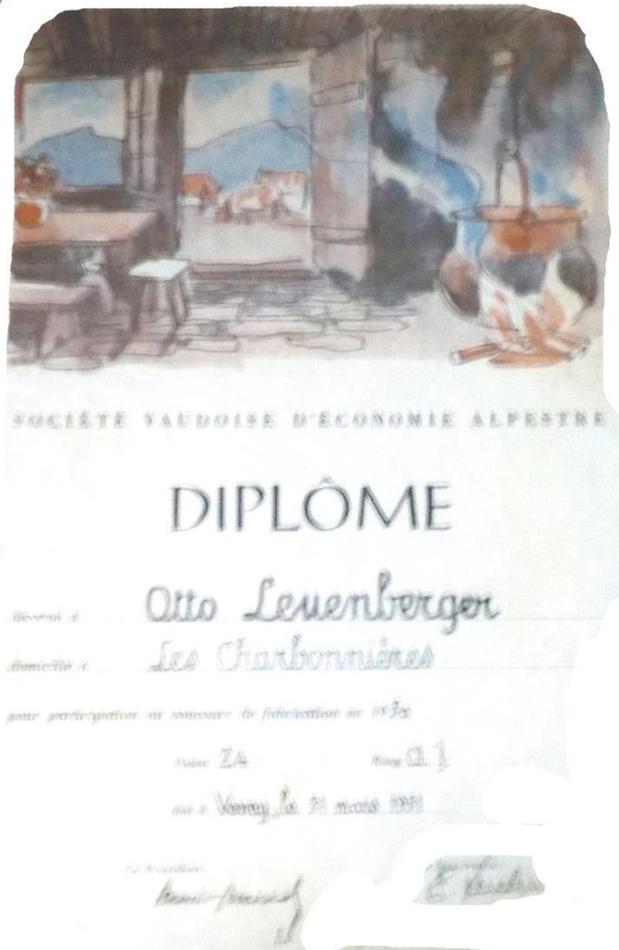
Allez, l'oncle, on ne dira rien à personne. Mais en revanche on ne précisera pas ici que ce fut là une réparation faite de bonne guerre. Ni que cet acte est à considérer comme glorieux. Néanmoins on peut le comprendre. Et surtout, vu ton caractère et les circonstances, on pourrait même arriver à l'excuser !



Diplôme offert à Milet par l'un de ses copains qui avait un certain coup de crayon, Justin Rochat de la gare.



La plupart de ces diplômes, de laiterie ou de chalet, offraient de magnifiques scènes alpêtres



Otto Leuenberger fut un apprenti appliqué. Venu de Suisse allemande, il s'adapta très vite à la région.



Devant le chalet de Mallevaux-Dessus, côté écurie.

